

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 91 (1962)

Heft: 8

Artikel: Le Cavalier échec et mat

Autor: Barbey, Léon

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Cavalier échec et mat

Il y avait déjà les *Dragons de Villars*, dont on cite encore le titre sans plus savoir très bien à quoi il correspond. Il y avait le *Cavalier de Montet* du chanoine Bovet, que nos chanteurs n'ont pas oublié. Voici le *Cavalier échec et mat*, roman de Louis Page. Il se trouve être aussi un dragon de Villars, mais d'un autre Villars, proche de la mystérieuse petite ville de R. qu'aucun Fribourgeois n'aura de peine à situer, un peu à l'est du méridien 6°50' de Greenwich, pourvu qu'il corrige la Carte touristique du canton, qui écrit 7°50'.

Roman bien romand, note M. de Reynold dans sa préface louangeuse, encore qu'il ne soit point sentimental ; roman bien fribourgeois, quoiqu'il ne verse pas dans le genre « édifiant ». Nous voilà bien négativement renseignés, encore que j'envie un peu le maître pour son art de la formule. Mais pourquoi donc, positivement, après avoir anticipé avec ce *Cavalier* sur mes lectures de vacances, ai-je murmuré en refermant le livre : « Eh oui, ce n'est pas si mal ! »

Je me suis réfugié dans ce verdict peu compromettant, s'il faut tout vous dire, parce que j'étais en quelque sorte gêné devant moi-même. Allons, je l'avoue : encore que prévenu par le préfacier, j'ai été réellement ému, bêtement ému, et légèrement furieux de l'être, en lisant les trois dernières pages. C'est quand même un signe qu'il y a là quelque chose.

Et avant ces dernières pages, me direz-vous ? Avant, j'ai été « intéressé » : c'est le mot qui convient. Intéressé de retrouver dans ce récit imaginaire, mais si près du réel, des types d'hommes et de femmes, des jeunes et des vieux, comme j'en connais beaucoup entre le Gibloux et les bois de Farzin. Intéressé, oui, par les êtres évoqués, plus peut-être que par la manière dont ils le sont. Un moment, j'ai éprouvé une déception à ne pouvoir me représenter ces personnages avec les yeux de Louis Page. C'est qu'il garde bien le secret de son regard. Ces gens vont, viennent, parlent, dansent, pleurent, il leur arrive des tas de choses, presque comme dans un film, mais vous ne savez pas la nuance de leurs yeux ni la forme de leur menton. Ça manque peut-être un peu de couleur, de dessin, de volume.

Mais j'ai fini par comprendre que cette discrétion de l'écrivain s'explique comme la simplicité des statuaires primitifs. Ils ne cherchent pas à attirer l'attention sur leur manière de « rendre » leurs personnages, sur leur style, mais uniquement sur ces personnages mêmes. J'ai cru trouver ainsi, du même coup, la réponse à la question que je me posais : « Pourquoi diable ce professeur, qui est assez occupé, tient-il encore à écrire des romans ? » Il éprouve le besoin, me semble-t-il, de faire connaître, de faire survivre des types d'hommes et de femmes de chez nous qui, tels qu'ils sont, ne se rencontrent guère dans les « grands » romans, mais qui l'ont assez ému, lui, pour qu'il souhaite que leur image ne périclète pas. C'est un homme qui aime son petit peuple ; la raison profonde pourquoi il se fait romancier, ce n'est pas pour qu'on parle de lui, mais pour que, par lui, on connaisse ces gens qu'il aime. Et qui sont vrais.

Avec ça, vous ne savez toujours pas ce qui arrive à ce dragon de Villars. Vous ne pensez quand même pas que je vais vous le dire. Et le « suspense » alors ? Je vous en laisse la surprise pour vos vacances. Notez : Editions « La Colline », Romont.

LEON BARBEY